

# «Seuls et jamais assez seuls»

Le dernier roman de Frederika Amalia Finkelstein prend pour point de départ le choc des attentats de Paris, mais il est beaucoup plus que cela : une réflexion sur ce que signifie être vivant aujourd'hui.

Ava, la narratrice du dernier roman de Frederika Amalia Finkelstein, est animée par une étrange obsession : retrouver en ligne la photographie non floutée des cadavres du Bataclan, salle de concert où elle avait ses habitudes.

Entretien avec notre journaliste Frédéric Braun

La vue d'un corps assassiné est-elle un déshonneur? Non; flouter le corps d'un mort, c'est le tuer une seconde fois. Il fallait que j'obtienne la version non censurée de la photographie parce qu'il fallait que je voie ces corps dans leur réalité, avant qu'ils n'aient été violés par la bienséance médiatique – il fallait que je les voie innocents dans leur mort, c'était une question de respect pour ce qu'ils ont subi, et peut-être aussi, je l'avoue, un réflexe de voyeur.»

**Vous avez écrit un roman sur l'après-Bataclan (13 novembre 2015) et certains d'entre vos lecteurs trouveront votre livre morbide, en même temps qu'une bonne partie des Européens vit aujourd'hui avec le sentiment que la mort peut frapper à tout instant. Par conséquent, qui, du lecteur ou de vous, est le plus morbide?**

Frederika Amalia Finkelstein : Il est difficile de parler de manière frontale et fictionnelle de la violence terroriste aujourd'hui, j'en prends conscience. Il est encore trop tôt. Il y a un malaise et le traumatisme est actif, continu. Nous vivons en état d'urgence, mais aussi en état de deuil permanent : pour l'horreur passée et l'horreur à venir. Des attentats ont lieu chaque semaine. Nous sommes dans le cyclone. En parler semble scandaleux, mais ne pas en parler me semble tout aussi scandaleux. Nous laissons cela au journalisme, aux "experts". Qu'un écrivain essaye, par la fiction, de penser une terreur qui agit en ce moment même semble très délicat, j'en fais actuellement l'expérience. Et cela, d'ailleurs, est pour moi passionnant, car la littérature se heurte à la réalité.

**Ceux parmi vos lecteurs qui ont lu votre premier roman, *L'Oubli*, savent que cette morbidité qui ressemble davantage à une compassion pour les morts n'est pas née en vous avec les attentats, mais remonte à plus loin, au poids de la Shoah et à un rapport particulier au monde, actualisé par la violence que nous sommes en train de vivre.**

*Survivre* est dans la continuité de *L'Oubli*, en effet. Je les vois comme deux versants d'une même montagne. Mais alors que *L'Oubli* cherche à surmonter le présent par la résolution d'un passé avec lequel la narratrice a été mise en rupture, *Survivre* a pour mission de se connecter au temps présent, d'écrire ce qui est en train d'avoir lieu. Car ce qui arrive a quelque chose d'historique et d'hallucinant. Pour moi, le 13 novembre a été aussi puissant qu'un 11-Septembre. Il y a un basculement émotionnel, politique, spirituel. Voilà pourquoi il est le déclencheur de *Survivre*, mais pas du tout le thème du livre. Le thème du livre est la survie dans le cyclone ultratemporel d'un monde à la violence irrationnelle.

**Vous écrivez : "Le soir du 13 novembre, ma génération s'en est prise à elle-même." Finalement, la question c'est aussi comment on**



Frederika Amalia Finkelstein, 26 ans, dont le premier roman *L'Oubli* a été salué haut et fort par le prix Nobel de littérature J. M. G. Le Clézio, fait partie des sélectionnés du prix Décembre 2017.

**peut, à partir du même monde, arriver à des conclusions diamétralement opposées...**

C'est toute une génération qui est happée par la violence. Cette génération est la première née avec Internet et qui s'appuie essentiellement sur le virtuel. Les terroristes ont souvent entre 18 et 30 ans. Ce qui me frappe, le soir du 13 novembre, c'est que les victimes et les bourreaux ont le même âge. On se radicalise beaucoup sur les réseaux sociaux. Ce virtuel-là est un lieu de vertige. Il amène à une perte de repères autant qu'il ouvre une liberté nouvelle. Les frontières ne sont plus géographiques.

**Comment vivez-vous la confusion entre réel et virtuel aujourd'hui?**

Nous avons atteint un point où le virtuel est plus important que le réel en termes de points géopolitiques et économiques. Humainement, cela n'est pas encore le cas. Le toucher de peau à peau, le regard, la rencontre demeurent essentiels. Mais nous sommes dans ce moment de basculement. Les États-Unis sont prêts à modifier le cerveau humain. Cela me brise le cœur autant que j'y trouve une forme de curiosité. Car une fois passé la nostalgie, il n'y a rien. Nous ne pouvons pas préférer le passé. Cela échoue irrémédiablement. J'en ai fait, hélas, l'expérience. Nous n'avons qu'à accepter. Mais accepter ne veut pas dire s'empêcher de penser ou de se dresser

contre. Il s'agit d'être intelligent dans l'adéquation aux changements, à la temporalité. Voilà l'essence de l'homme et son miracle est sans doute sa capacité à comprendre le cruel.

**Pour la narratrice, le pourcentage de batterie restant sur son téléphone devient presque un indicateur de solitude...**

Son écran est devenu l'autre par excellence. L'écran éteint est la signification du monde qui meurt. Et c'est finalement un soulagement. Qui n'a pas un jour ressenti le soulagement du mode avion? Je m'y essaye plusieurs fois par semaine. Il y a un paradoxe dans notre temps... Nous sommes

seuls et jamais assez seuls. La solitude est proportionnelle à l'interaction. Cela est dû, je pense, à trop d'"ouvert" comme le nomme Heidegger, mais finalement tant d'autres aussi. L'ouvert est présent dans tout principe. Il y a dans le fait d'être vivant une transition impossible entre le fermé et l'ouvert, peu importe le niveau de souplesse ou de rigidité. Il demeure toujours une portion où il faut choisir.

**En même temps, on ne sent dans votre livre aucun pessimisme culturel. On y trouve même un désir de s'approprier ce que les fétiches de la marchandise peuvent renfermer de poétique...**

Je n'aime pas les écrits moralisateurs. Cela me déprime, car finalement cela manque de profondeur. Ce que vous appelez marchandise

peut avoir une dimension esthétique et métaphysique extrêmement forte. Nike, Apple sont plus que des marques. Ces univers-là disent quelque chose de notre temps et de la forme que prend ce monde. Et je ne parle pas de capitalisme. Je pense que nous sommes désormais au-delà du capitalisme, même si le modèle marxiste ne peut pas être entièrement dénié. Il y a des tensions économiques inouïes. Mais la beauté peut avoir lieu au cœur de ce

qui est terrible ou qui peut paraître écoeurant. Je me promène souvent dans les magasins de grandes enseignes, ce sont des lieux qui mettent en jeu toutes les dimensions du vivant : le matériel, le rapport au désir, l'envie, la peur, la déshumanisation, les couleurs, les odeurs, le son, le virtuel et l'organique. Je ne dénonce pas, cela ne m'intéresse pas. J'essaie de voir, de sentir, de comprendre.

**D'une certaine manière, vous mettez même votre peau sur la table en thématisant très courageusement, mais sans le condamner, un certain voyeurisme né avec Internet et qui, par ailleurs, fait le fonds de commerce du terrorisme. L'obscurité est-il une voie du salut?**

Regarder l'obscurité en face me semble nécessaire. Je ne dis pas que c'est une obligation, mais cela s'est imposé dans mon projet. C'était le mur obscur de la réalité qu'il fallait abattre. Éviter l'obscurité n'est pas une solution; j'ai beaucoup pensé aux peintures de Chaïm Soutine en

écrivain *Survivre*. Leur obscénité avait quelque chose de sublime. Ces carcasses cherchent, elles veulent autre chose que ce à quoi on les condamne. L'obscurité d'aujourd'hui me semble pouvoir offrir une autre vision, encore faut-il pouvoir transpercer le réel. Mais pour cela, il faut mettre les pieds dans le plat. C'est ce que j'ai fait, douloureusement, mais avec vigueur, sans perdre de vue que la vie compte bien plus que la mort – car elle est tout ce que nous avons.

**Il semble que vous travaillez sur la mémoire depuis le début. Avez-vous d'autres projets en tête?**

Je fais mon mémoire de deuxième année sur les mémoriaux. J'envisage un doctorat. Le mémorial est un objet gigantesque. Toutes les dimensions du vivant y sont comprises. Géographie, architecture, politique, conflits idéologiques, administratifs, art dit contemporain – beaucoup d'artistes réalisent des mémoriaux –, tensions religieuses, familiales, financières, et lieux hautement spirituels, cela va sans dire. J'essaie de penser dans le cadre d'une géographie spirituelle et historique la notion de mémorial. Car se remémorer les morts est essentiel et vain également. Nécessaire et perdu d'avance en même temps. Un cimetière est en paix. Mais un mémorial est toujours, toujours le lieu d'une injustice irréparable. Et c'est cette frontière entre la morale et l'impossible réalité que je creuse. La vie est amoral, c'est-à-dire à la frontière du moral et de l'injuste. Les mémoriaux sont l'exact lieu terrible de cette frontière irréaliste.

**Survivre, de Frederika Amalia Finkelstein, collection L'Arpenteur, Gallimard, 144 p., 14 euros.**

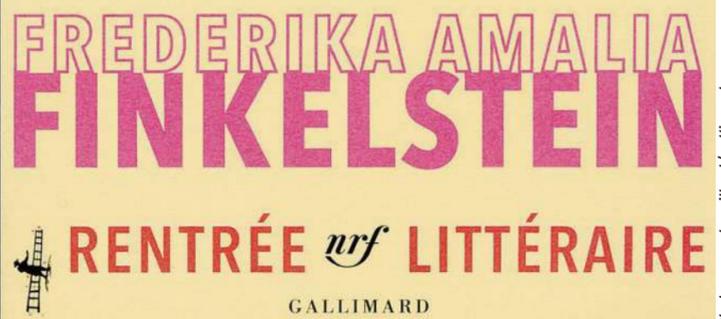


Photo : maud maillard/gallimard

Ce qui me frappe, c'est que les victimes et les bourreaux ont le même âge

C'était le mur obscur de la réalité qu'il fallait abattre